Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre.

Septembre 2023 **Bulletin N° 106**

ISSN : 1240-5396



Bibliothèque Nationale de France

Sommaire

Page 2 : Les surprises de l'après-guerre.
Page 3 : Louis de Corcelles.
Page 6 : Guerre de position en Artois au printemps 1915.
Page 10 : Le raid allemand sur les ponts d'Oissel. Le combat de la Rouge Mare.
Page 14 : Récit du caporal F. Delosea, blessé allemand en captivité.
Page 19 : Poème.
Page 19 : Bibliographie.

Les surprises de l'après-guerre

(*Est Républicain* 24 octobre 1933, page 4. Envoi de Jean-Pierre Cotte)

« **Chronique judiciaire.**

Une désagréable surprise pour un ancien prisonnier de guerre.

La cour d'appel de Nancy vient de rendre son arrêt dans le procès intenté par un office de la ville de Dresde à un ancien prisonnier de guerre français, procès dont nous avons déjà parlé lorsqu'il fut plaidé devant le tribunal civil. Tout d'abord rappelons les faits de la cause.

En 1916, alors qu'il combattait dans un régiment d'infanterie, un de nos compatriotes fut fait prisonnier, envoyé dans un camp puis placé comme aide de culture chez des paysans. Il eut l'occasion de travailler avec une demoiselle Katharina, qui lui porta immédiatement un vif intérêt. Elle fit de son mieux pour lui apprendre quelques mots d'allemand et, de son côté, le Nancéien s'empressa de conjuguer avec elle les plus doux verbes de la langue française.

La charmante Gretchen, au risque d'être accusée d'intelligence ave l'ennemi, permit au captif de lui démontrer que, sur le terrain de la galanterie, le soldat français était irrésistible.

Ils plantèrent ainsi, au plus fort de la mêlée, les premiers jalons d'un rapprochement franco-allemand, dont les résultats ne tardèrent pas à se manifester.

Lorsqu'ils apparurent trop visiblement, on renvoya le prisonnier dans son camp et Katharina fut priée d'aller cacher sa faute à Dresde.

Le 23 décembre 1917, elle donna le jour à un garçon qui reçut les prénoms de Johannet-Adolf et qui fut enregistré par l'état-civil comme étant le fils de Katharina et d'un père inconnu.

Ne pouvant plus se rencontrer, le prisonnier de guerre et la Gretchen s'écrivirent jusqu'au jour où l'armistice fit tomber les chaînes du captif.

La paix sépara définitivement ceux dont la guerre avait rapproché les cœurs.

Notre compatriote oublia l'amie des mauvais jours et Katharina, de son côté, ne conjugua plus qu'en langue allemande les plus doux verbes.

Pense-t-elle encore parfois à l'ancien prisonnier ?

En tout cas, le docteur Eberth, directeur de l'office municipal pour la protection de la jeunesse de la ville de Dresde s'est chargé de la rappeler au bon souvenir de l'ancien prisonnier. Katharina ayant abandonné son enfant à cet office, le directeur, agissant comme tuteur du jeune Adolf, réclamait une pension alimentaire à notre compatriote.

Le tribunal civil rendit, le 8 novembre 1932, un jugement aux termes duquel l'ancien prisonnier devait payer une pension alimentaire de 180 fr par mois à l'office du docteur Eberth, à partir du 7 mars 1932 jusqu'au 23 décembre 1633, date à laquelle Adolf atteindra sa 16^{e} année.

Sur appel de notre compatriote et du docteur Eberth, l'affaire fut portée devant la cour.

M^{e} Richard, qu'assistait M^{e} Goubeaux, avoué, plaida pour le docteur Eberth et donna notamment lecture d'une correspondance échangée en 1918 entre M^{lle} Katharina et l'ancien prisonnier de guerre, aux termes de laquelle celui-ci considérait Adolf comme son fils.

M^{e} Jacques Gutton, qu'assistait M^{e} Thiébault, avoué, défendit les intérêts de notre compatriote.

L'arrêt qui vient d'être rendu par la cour aggrave, pour l'ancien prisonnier, la décision du tribunal. En effet, retenant que ce sont les dispositions du code civil allemand qui doivent être appliquées, l'arrêt dit que la pension alimentaire de 180 fr fixée au profit d'Adolf est exigible non pas du jour de la demande mais quatre années avant, c'est-à-dire à partir du 1er janvier 1928 jusqu'au 23 décembre 1933.

Ainsi notre compatriote, au lieu d'avoir à verser environ 4 000 francs à l'office du docteur Eberth, devra, d'après l'arrêt de la cour, payer près de 13 000 francs.

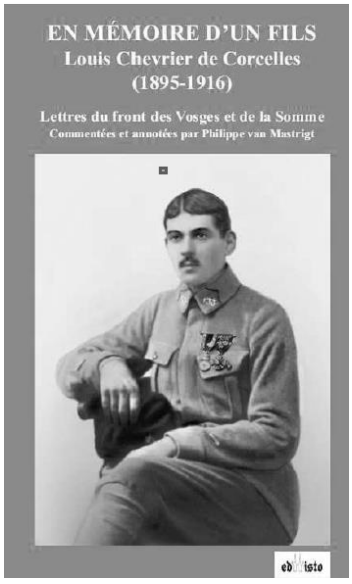
C'est une bien désagréable surprise pour un ancien prisonnier de guerre qui attend toujours l'indemnité tant de fois promise à ceux qui passèrent de longs mois outre Rhin dans les camps de captivité. »

Louis de Corcelles

Marie, Antoine, Félix, Louis Chevrier de Corcelles (prénom usuel, Louis) est un de ces jeunes écrivains au talent prometteur fauchés par la guerre. Il a été honoré par une rubrique dans l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre* (tome 5, pp. 67-72) signée Emile Poiteau[1], bien qu'il n'ait laissé que quelques articles dans des revues confidentielles et dans des gazettes locales. Son nom est gravé au Panthéon. Il fut cependant l'auteur bien involontaire et à titre posthume du livre regroupant la correspondance qu'il avait adressée du front à son père, Marie Anthelme, Félix Chevrier de Corcelles, et que celui-ci fit paraître, en 1921 sous le titre *A la mémoire de mon fils.*

Louis de Corcelles était né le 10 avril 1895 (et non 1894 comme indiqué dans sa fiche de mort pour la France. Ce brillant étudiant qui se préparait à entrer à l'Ecole des Chartes, s'engage le 25 août 1914 pour la durée de la guerre. Caporal le 1er mars 1915, il est nommé sergent le 7 août 1915. Il combat alors dans les rangs du 133e Régiment d'Infanterie, dans les Vosges et en Alsace. En janvier 1916, il est admis à Saint-Cyr et en sort le 8 mai 1916 avec le grade d'aspirant. Il rejoint les rangs du 23e R.I. le 16 mai 1916. Le 30 juillet 1916, il est tué au combat de Hem, dans la Somme. Ce géant (1m.92) est reconnu et admiré par ses hommes. Sa bravoure est confirmée par trois citations. Le 5 juillet 1915, il est nommé à l'ordre de la division : « Engagé volontaire pour la durée de la guerre, gradé d'une haute valeur morale et d'une grande bravoure. Le 15 juin 1915, a entraîné avec la plus belle ardeur son escouade à l'assaut d'un retranchement ennemi puissamment organisé, a sauté le premier dans la tranchée ennemie. La médaille militaire lui est conférée le 13 juillet 1915 avec le motif suivant : « Engagé volontaire pour la durée de la guerre, haute valeur morale et bravoure remarquable, s'est particulièrement distingué le 8 juillet en sautant le premier dans une tranchée allemande occupée et faisant de nombreux prisonniers. » La troisième citation, à l'ordre de l'armée, date du 3 septembre 1916 : « Jeune chef de section plein d'entrain et de bravoure. A été tué à la tête d'un groupe d'éclaireurs au moment où il s'élançait à l'assaut d'une tranchée ennemie fortement occupée. ».

Son corps fut relevé par des brancardiers puis inhumé dans la nécropole de Maurepas avant d'être transféré dans un caveau familial au cimetière communal de Bourg-en-Bresse.



Il nous faut saluer l'heureuse initiative des éditions EDHISTO qui, en 2018, ont réédité l'ouvrage de 1921 sous le titre *En mémoire d'un fils, Louis Chevrier de Corcelles (1895-1916), lettres du front des Vosges et de la Somme* (commentées et annotées par Philippe de Mastrigt) (Moyenmoutier -88- 198 pages).

Il nous faut également signaler le travail de recherche réalisé en 2020 autour du combattant Louis de Corcelles par les élèves de l'école primaire de Chazey/Ain, commune natale de ce jeune aspirant, dans le cadre du concours *Les petits artistes de la mémoire.*

Nous reproduisons ici la lettre de Louis de Corcelles relatant à son père le violent combat mené par le 133e R.I., le 15 juin 1915 pour la possession de la ville de Metzéral. Pour sa participation active et remarquée à cet assaut, une première citation à l'ordre de la division lui sera décernée.

[1] Émile Poiteau (1882-1968), médecin, poète et romancier, fut un des fondateurs de l'association des écrivains-combattants à l'origine de l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre*.

« Metzeral – juin 1915.

À ce moment-là, il était 4h 30, je me trouve à côté de Manissié, mon sergent. Passe alors le commandement de « *baïonnette au canon* », puis un coup de cornet, donné par le commandant Barberot, que je vois à droite, à 25 mètres de moi, debout dans la tranchée, attentif et anxieux.

Les clairons sonnent la charge.

Nous grimpons sur le parapet. Manissié casse un barreau d'échelle et jure comme un templier ; je le bouscule et me hisse. Nous voilà tous dehors, criant et hurlant. Les 65 tapent devant nous et allongent le tir. Je ne vois que de la poussière, des excavations et des débris de toutes sortes. On ne se rend même pas compte des tranchées qu'on traverse, on court et on saute dans un chaos. Un Allemand tout jeune se dresse devant moi, je lui mets ma baïonnette au ventre en lui disant en allemand de se rendre et d'aller à l'arrière, ce qu'il fait aussitôt. J'ai su le lendemain qu'il avait été misérablement tué à l'arrière et cela m'a fait beaucoup de peine.

Toutes les unités étaient déjà mélangées et je me trouvais, à ce moment-là, avec Lyandrat, sergent à la 3e section. Nous apercevons alors le lieutenant Joly, debout sur un monceau de pierres, qui rassemble son monde. Je cours à lui. Tous très emballés, nous hurlons : « *En avant, à Metzeral !* » Joly, ravi, rit et gesticule. À droite sonne : « *En avant !* » et la charge repart. Nous sommes cette fois sur le versant de Metzeral et nous descendons à fond de train la cote 830. J'arrive ainsi à la troisième tranchée allemande et je saute dedans. Joly est tout près et les Allemands sont à gauche. On tire de tous côtés. Je fais feu tant que je peux, cherchant à enfiler avec mon tir, le couloir où les ennemis se démènent comme des diables ; la poussière et les détours de l'ouvrage m'empêchent de les bien voir, mais je tire à toute volée ainsi que le lieutenant qui a pris un fusil. Ils ne sont qu'à cinq pas de nous et nous les fusillons de côté pendant deux minutes, aidés par le reste de la section qui les prend de front. Ne voyant plus rien bouger, je m'avance dans la tranchée et me bute presqu'aussitôt aux corps des Allemands. Ils sont là, quinze ou vingt, sur un espace de vingt mètres, recroquevillés et remuant encore, tous tombés sous nos balles. Ils avaient été surpris, s'attendant à nous voir monter des pentes est, tandis que nous les avions pris à revers, après avoir pris deux tranchées où les nettoyeurs de la 4e section firent pas mal de prisonniers.

Tout n'est pas fini. Remonté sur le parapet, je vois trois ou quatre boches à 50 mètres, descendant à toute allure les pentes où nous venons de nous arrêter. Je vide mon magasin sur eux ; un chancelle et va tomber un peu plus bas, les autres disparaissent. J'aperçois à ce moment-là l'aspirant Cuynet[2] –très chic ! Quoique blessé d'une balle à la cuisse, il se tient bien et commande. Le lieutenant Joly sort alors de la tranchée ; je le rejoins et me mets sur son ordre, à la tête d'une patrouille de quatre hommes : Chanas, Rozier, Baudin et Magnin.

Il s'agit de maintenir le contact et de couvrir, le cas échéant, l'approche de la section qui va descendre, en lignes d'escouades, sur Metzéral. Je m'avance donc lentement, profitant de tous les arbres ayant à ma gauche Rozier et Chanas, à ma droite Baudin et Magnin. Nous faisons cinquante pas et nous voyons remuer dans le taillis, d'où partent quelques coups de fusil. A ce moment, je regardai à ma gauche : Rozier tirait sur des Allemands qu'il voyait très distinctement à travers les arbres, à quinze ou vingt pas. Chanas, à genoux, s'apprêtait à tirer aussi, lorsqu'il reçut une balle en plein cœur et tomba à la renverse.[3] J'allais continuer à avancer, lorsque le lieutenant Joly m'envoya l'ordre de rentrer dans la 3e tranchée. On lui a prescrit de ne pas avancer davantage. L'aile gauche paraît-il n'a presque rien fait.

[2] Cuynet Ambroise (classe 1913, Jura). Dans sa copieuse fiche matricule, cette blessure n'est pas signalée.

[3] Chanas Fernand (classe 1912, recrutement de Romans, est porté tué à l'ennemi à Metzeral, cote 830 le 15 juin 1915 sur sa fiche de mort pour la France. Il fut cité à l'ordre de l'armée pour cette action. Un Chanas Félix (classe 1915, également du recrutement de Romans), chasseur alpin) est également porté « tué à l'ennemi » le 18 juin 1915 dans ce même secteur de Metzéral. Détail consternant : Fernand Chanas avait été condamné à une amende et à une légère peine de prison pour rébellion. Il fut amnistié … le 3 janvier 1925.

L'Eichwal et le Baumkopf tiennent encore et il est inutile d'aventurer des unités dans la vallée dont l'ennemi occupe les premiers versants.[4] »

Sa mort au combat, le 31 juillet 1916, dans le secteur de Maurepas, fut racontée par deux témoins, cités par Emile Poiteau

L'abbé Jean-Marie Bernard (classe 1909) était caporal-brancardier au 23e R.I. depuis la mobilisation, Il fut cité à l'ordre de la brigade le 12 août 1916 pour sa conduite lors des combats des 30 et 31 juillet 1916.

« La nuit précédant celle de l'attaque … l'aspirant de Corcelles avait fait une reconnaissance des lieux et, en ma présence, au poste de commandement, avait déclaré l'attaque infiniment dangereuse et vouée à l'insuccès, ayant repéré des nids de mitrailleuses allemandes, placées partout de façon à croiser leurs feux. Le commandant lui ayant dit que l'attaque, malgré tout, aurait lieu très probablement, il avait aussitôt demandé et réclamé avec insistance le commandement des éclaireurs qui devaient marcher en avnt de la première vague, commandement qui lui fut effectivement donné par le commandant Crest. C'est dire que son sacrifice était fait ! »

Le soldat Colomb, était éclaireur-patrouilleur sous les ordres de Louis de Corcelles.

« L'aspirant de Corcelles, dit le soldat Colomb, était chef des éclaireurs patrouilleurs qui précédaient la première vague d'assaut ; il savait merveilleusement entraîner ses hommes et nous le suivions où il voulait, il marchait en tête. D'un premier bond, nous arrivons sur une tranchée allemande qui était vide et que nous traversons au pas de course, puis nous parvenons sur une petite crête à gauche de la station de Hem, en face de Maurepas. A ce moment, crépitent dans tous les sens les mitrailleuses allemandes, placées dans des tranchées qui n'avaient pas été détruites, le brouillard ayant empêché notre artillerie de les repérer. L'aspirant nous commande de nous coucher et se couche avec nous. Au bout d'un moment, il se redresse et crie : « En avant, en avant ! » A peine achevait-il ces mots qu'il reçoit de biais une balle qui lui traverse la nuque de part en part. Il ne dit pas un mot, se mit sur les genoux, porta la main à son front, devint très pâle et se coucha de tout son long dans l'herbe. Puis, il fit signe à un homme de l'aider à prendre sa gourde. L'homme l'aida à prendre un peu d'eau qu'il avala difficilement.

Alors, il nous fit signe de marcher en avant et, sans dire une parole, il se retourna, appuyant sa tête sur son bras gauche. Nous continuâmes d'avancer d'une centaine de mètres, puis l'artillerie nous fit le signal de nous replier. En me repliant, je n'ai pas passé près de l'aspirant mais la première vague qui nous suivait, a dû passer près de lui. »

L'abbé Jean-Marie Bernard complète son témoignage.

« Parti dans la vague qui suivait les patrouilleurs, j'ai dû en arrivant sur la crête du plateau où avait lieu l'attaque, me placer dans un trou d'obus ; les feux de mitrailleuses étant terribles et se croisant dans tous les sens, les balles rasaient le terrain, qui était en légère contre pente, face à l'ennemi. En relevant la tête, j'ai aperçu l'aspirant de Corcelles, étendu à dix ou douze mètres de moi, couché sur le côté gauche ; il a levé une fois le bras droit, comme pour appeler au secours puis il n'a plus bougé.

Comme, en partant pour l'attaque, il n'était qu'à 40 ou 50 mètres en avant de moi, il n'y avait probablement guère plus de 5 à 6 minutes qu'il avait été frappé lorsque je l'ai aperçu. Je ne sais si d'autres soldats l'ont vu mais je n'en ai vu aucun près de lui ni plus en avant. »

Le lendemain, l'abbé Bernard aida à relever le corps de l'aspirant qu'il décrit comme criblé de balles.

[4] Pour cette sanglante journée du 15 juin 1915, le *Journal des Marches et Opérations* du 133e R.I. recense 3 officiers tués, 3 sous-officiers tués, 44 soldats tués, 3 officiers blessés, 8 sous-officiers blessés, 89 soldats blessés.

Guerre de position en Artois au printemps 1915

Nous avons évoqué maintes fois dans ce bulletin le 269e régiment d'infanterie de Toul. Unité qui fut celle du capitaine puis commandant Henri Avril[5] mais aussi du capitaine Jean Tocaben[6] et enfin de l'écrivain Pierre Mac Orlan[7]. Le hasard de nos recherches nous a fait retrouver un autre témoignage sur les combats sur le front d'Artois où se trouva englué pendant de longs mois ce régiment de réserve.

Le document, intitulé sobrement *Souvenir de la guerre 1914-1918*, rédigé en juillet 1921 « *d'après les notes prises au moment où les choses se sont passées* a été écrit pour donner aux enfants et petits-enfants du témoin « *une idée de ce que fut la vie d'un soldat pendant ce temps que l'on a appelé La Grande Guerre* »

Ce journal de guerre a été déposé aux Archives départementales de la Meuse dans le cadre de la Grande Collecte par des descendants de Louis Thirion ; les archives l'ont fort heureusement numérisé et c'est avec intérêt que nous copions ici des pages où ce simple soldat narre des jours de guerre de position en Artois au printemps 1915. Le 269e R.I. tiendra ce terrible front d'octobre 1814 à février 1916. Il sera ensuite plongé dans l'enfer de Verdun en mars-avril 1916 puis, après un répit en Lorraine, il participera à la « poursuite » de mars 1917 et à la bataille du Chemin des Dames. Il finira sa campagne en Alsace avant d'être dissous le 20 janvier 1918.

Jeudi 13 mai

Pas aux tranchées, passé la journée dans un village appelé « le Grand Servin », couché dans une écurie. Nourriture : singe, sardines, chocolat. Le soir, classement provisoire. On entend plus fort le canon vers Carency. Vu des moulins à vent. Les maisons sont bâties en torchis ; toutes forment des fermes séparées, la mare et le fumier au milieu de la cour. Une pensée à tous.

14 mai.

Baptême du feu.

Dans les ruines de Carency. Nous sommes montés en lignes dans la nuit sous un bombardement formidable ; passé la moitié de la nuit au château de La Haye. Je suis affecté à la 20e compagnie avec Gillet et Bodard et aussi un autre camarade, Schubert. Nous allons désormais faire équipe ensemble, nous sommes à la même section. Nous allons rejoindre notre section dans une cave en ruines. Vu deux camarades de Neuf[8] : Julien du Buffet qui est à la 20e et Maxime Guillot qui est aux crapouillots. Le bombardement est intense aussi bien de notre côté que du côté allemand. Défense de sortir du trou. On nous apporte la soupe le matin et le soir ; corvée pénible sous le bombardement. La nourriture meilleure qu'au dépôt : soupe, bœuf, légumes, vin, café, eau-de-vie. Le soir, la même chose. Je me régale d'autant plus que c'est Julien qui ravitaille ma section.

Nous sommes en réserve. Vu les premiers cadavres. Je suis de corvée pour aller en enterrer : triste besogne, mauvaise impression que de voir des corps sans bras, sans jambes ou sans tête.

Samedi 15 mai.

Toujours dans la même cave , même bombardement. Deux hommes viennent d'être tués à la compagnie. Notre artillerie prend le dessus, pas d'action d'infanterie. Sommes toujours en réserve. Pense à vous.

Lundi 17 mai.

Toujours dans la même cave , drôle de vie et c'est là ce que sera presque toute la guerre : rester des jours et des jours sous les obus, sans bouger, y attendre la relève ou la mort. Vu ce matin un autre

[5] « Henri Avril, le courage et le devoir », *Bretagne 14-18*, n°45, juin 2008, pp12-16 – « Les aspects successifs de la guerre d'Henri Avril », *Bretagne 14-18*, n° 79, décembre 2016, pp. 10-14.

[6] Tocaben Jean, *Virilité*, Paris, Flammarion, 1931, 284 pages, pp. 178-181.

[7] Mac Orlan Pierre., *Les Poissons morts*, Payot, 1917 – « Dans les guitounes de Carency » *Au capitaine H. Avril*, pp. 116-123.

[8] Neufchâteau.

névrostrien, Deschamps ; lui aussi est à la 20e compagnie mais à la 4e section tandis que moi, je suis à la 3e.

Je trouve une lettre allemande traduite en français, car notre cave est un ancien abri boche, où l'envoyeuse se plaint de la longueur de la guerre et de la rareté de la farine.

Mardi 18 mai.

Avons quitté la cave pour aller occuper les 1ères lignes. La section est dans un chemin creux ; les hommes montent à tour de rôle la garde au sommet. Les boches sont à 50 mètres, dans un bois, le bois 125. Il pleut et le temps est bien rafraîchi. Avec Gillet je creuse un abri sur le flanc du chemin creux. Je vais à la paille sur l'autre pente : les boches m'aperçoivent et les balles me sifflent aux oreilles ; je descends en vitesse, j'attendrai la nuit. Un obus éclate sur la crête et deux petits éclats tombent avec force près de nous. Le ravitaillement est régulier. Sommes relevés dans la nuit.

21 mai.

Sommes au repos à Cauchy-Legal, petit village d'Artois. C'est la bonne vie, on ne fait rien et la nourriture est bonne et abondante. On nous laisse en paix car nous avons besoin de repos. J'étais fatigué ; ça faisait bien des nuits sans dormir ; aussi, c'est le farniente. C'est égal, incorporé le 24 février et au front au mois de mai, je sais à peine manœuvrer mon fusil, je suis incapable de le démonter. Heureusement que je me sens plus à l'aise que je n'aurais cru et malgré tout solide.

J'assiste à un service pour les morts du régiment. Je retrouve encore à la compagnie Grenier et Charlerane de Liffol.

La canonnade s'entend fortement du côté de Carency et Notre-Dame-de-Lorette.

Je suis à la 3e section de la 20e compagnie du 269e R.I., secteur postal 128. La compagnie est commandée par le capitaine Tocquaben[9], la section par le lieutenant Toussenot, mon sergent Persin. Je fais quelques bons camarades : Le Mettre, Thivet, Renard sans compter Schubert, Bodard, Gillet. Je retrouve Braier, ouvrier à l'usine Petit de Beauséjour et d'autres qui tous sont disparus les uns après les autres : Lallement, Laumain, Armignard, tous braves gens, mais à noter tous pauvres gens, cultivateurs, ouvriers, ou petits employés, en un mot, tous gens du petit peuple, de celui qui n'a rien à défendre.

Dimanche 23 mai. Pentecôte.

Quelle belle fête qu'il faut passer loin des siens : je pense encore plus à vous ce jour–là que les autres jours, mes chéris.

Toujours au repos, toujours la même canonnade vers Carency et aussi vers Arras. D'après les bruits, nous avons progressé ; une fois les Allemands chassés du plateau de Vimy, il n'y aurait plus que la plaine jusque la Belgique. Après-midi, allons visiter Camblain-l'Abbé, gentil village voisin de Cauchy.

Le bruit se répand que nous allons retourner demain aux tranchées.

Belle cérémonie religieuse au milieu des prés. Service pour les morts du régiment. Le colonel et les officiers et plus de 1 500 soldats y assistent. Deschamps m'annonce la mort de Desmathieu[10], l'ébéniste rue St-Jean ; il est enterré au cimetière de Villers-au-Bois.

On annonce l'intervention italienne. Vu aussi M. Petit, inspecteur primaire à Neuf et soldat de 2e classe.

Lundi 24, mardi 25, jeudi 27.

Passons ces jours au repos à faire des marches dans les environs. Nous traversons Barlin, Houdain, Belle contrée que l'Artois, riche par les récoltes et par son sous-sol car partout ce n'est que mines de charbon, de « carbon » comme on dit en « ch'ti ». Au loin, Noeux-les-Mines avec ses puits.

Reçu un mandat de 20 francs. Aujourd'hui 25 mai 1915, déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche.

---

[9] Jean Tocaben né le 21 mars 1889 à Couzou dans le Lot. Fut élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il y connut brièvement Henri Avril qu'il retrouva au 269e R.I., lui commandant la 20e compagnie, Henri Avril, la 19e compagnie. Les deux hommes étaient très liés.

[10] Demathieu Pierre, soldat de 2e classe au 269e R.I.. Originaire de la Corrèze. Tué à l'ennemi fin mai 1915 à Carency.

Vendredi 28 mai.

Quitté le cantonnement hier à 8 heures du soir ; arrivé aux tranchées entre Carency et Ablain-St-Nazaire vers minuit. Passé le reste de la nuit dans un semblant de boyau. Le temps est froid, impossible de dormir. Au petit jour, je creuse un trou pour m'abriter. Je pense y passer la nuit. Le bombardement fait rage sur Ablain et Notre-Dame-de-Lorette ; un petit éclat tombe sur Gillet, couché à côté de moi. La nuit s'annonce froide. La soupe venue de Villers ne vaut rien, le vin est plein de terre. Distribution de sachets contre les gaz. Nuit calme et froide : je suis engourdi et ne dors pas.

Samedi 29.

Même position à la sortie est de Carency.

Dimanche 30 mai.

Même position. J'ai une migraine atroce. Maman m'envoie 10 francs, Andrée 5. L'après-midi est moins bonne. Travaillons à flanc de coteau à la construction d'abris et sommes bombardés. Assisté à un combat d'aéros, le nôtre chasse l'Allemand.

Lundi 31 mai.

Toujours au travail. Je vais chercher des matériaux dans les anciennes tranchées allemandes. Nous sommes vus, un obus tombe à 3 mètres de moi et n'éclate pas ; plus loin, un 77 arrive, vite à plat ventre et je me sauve. Découvert là-dedans bien des cadavres, un par les chaussures ; ça sent mauvais.

À 6 heures, attaque par l'artillerie puis une compagnie de chez nous attaque, prend un élément de tranchée qu'une contre-attaque nous ravit aussi vite. Voilà les attaques de 1915 : une compagnie, parfois une section, pauvres sacrifiés ; notre compagnie avance de 5 à 600 mètres et n'a plus d'abri qu'un petit boyau de 30 à 40 cm de profondeur ; il fait froid. Les auteurs de cette guerre sont bien responsables devant la justice divine et la postérité.

Mardi 1er juin.

On nous fait donner nos noms et nos adresses : ça va chauffer cette nuit. Je pense à vous mes chers petits, à toi, Camille.



Tranchée conquise près de Carency – B.N.F.

Mercredi 2 juin.

Sommes dans un étroit boyau plein d'eau ; où je suis, il n'a que 30 cm. Nous attaquerons cette nuit le château de Carleul, déjà attaqué par les chasseurs. À peine installés vers 8 heures ½, les Allemands attaquent mais ne peuvent progresser. Quelle masse d'obus, de balles ! Je tire à plat ventre dans l'eau. Tout à coup, alerte et baïonnette au canon. Ce sont les boches mais ils reculent sous le feu, il n'y a rien.

Le ciel reste illuminé par les explosions et les projecteurs : c'est terrible et magnifique. Le combat s'apaise et je travaille dans l'eau à approfondir mon trou. Ce matin, violent et court bombardement sur notre ligne.

Jeudi 3 juin.

Violent bombardement par rafales terribles. Je suis comme sourd et je ne mange rien. Je passe la journée dans la boue, je n'ai plus figure humaine. Je me comporte assez bien. Un moment donné je lève la tête : quatre 77 éclatent, je suis aveuglé par le feu mais pas blessé.

Enfin, vers la nuit, l'ordre arrive de se porter en avant. 10 heures du soir, sac au dos, baïonnette au canon et qui une pelle ou une pioche, ceux qui sont encore en état et en avant. À 150 mètres des Allemands, nous sommes vus bien qu'avançant en rampant. Tout crépite, la fusillade, les mitrailleuses, le canon, c'est infernal. Notre colonne se disloque et je reste derrière un petit talus avec deux ou trois camarades. Après quelques instants d'attente, las d'attendre là, je me porte en avant vers les camarades car j'ignore où ils sont et je n'ai pas entendu l'ordre d'avancer. Un copain vient avec moi, les autres restent. Nous partons à plat ventre dans l'eau et la boue. Je me guide à la lueur des explosions. J'arrive sur un corps que je crois un camarade mais qui est un cadavre en putréfaction. C'est en le secouant que je m'aperçois qu'il est mort. Quelle horreur et quelle odeur ! J'avance, toujours suivi du camarade, et j'arrive sur ce qui reste de la compagnie qui ne peut aller plus loin car le feu est terrible. Aussitôt une partie des hommes ouvre le feu et les autres creusent la tranchée. Enfin, celle-ci se creuse ; tout le monde saute dedans, on respire mais on est dans l'eau jusqu'au mollet.

J'ai fait un tel effort tout seul que tout d'un coup, incommodé encore par le cadavre de tout à l'heure, je me trouve mal. Un copain me donne de l'eau qu'il va me chercher et je me trouve mieux tout de suite. Eau plus ou moins bonne puisqu'elle a été prise dans un trou mais je la trouve bonne quand même.

Le jour arrive. La tranchée a un mètre de profondeur. Les Allemands ne contre-attaquent pas ; heureusement car, à la section, il n'y a pas dix hommes en état de tenir un fusil. La soupe arrive ; impossible de manger, tout est mauvais ; le vin et le café apportés dans des seaux en tôle sont mélangés de terre et imbuvables. Depuis 2 jours, je ne mange plus, un biscuit, un peu de chocolat, c'est tout.

La nuit arrive mais la relève pas ; nous avons atteint notre objectif mais à notre gauche, pas. Tout à coup, nouvelle alerte et tout le monde se redresse, baïonnette au canon. Vive canonnade. Nous attaquons ; les Allemands fuient devant nos torpilles et une compagnie de chez nous se porte en avant. On entend des cris de « *Kamarad !* » et même « *Vive la France !* » puis le silence. Les camarades ont pris la tranchée et travaillent eux aussi sous les obus.

Nous passons encore la nuit avec plusieurs alertes. Je prends trois heures de garde et, au petit jour, je m'endors de fatigue, dans l'eau.

Vendredi 4 juin.

Toujours même tranchée devant le château de Carleul. Je ne mange plus, je ne dors plus, je suis éreinté et pourtant, tout à coup, sac au dos : c'est la relève. On file dans le brouillard à 10 heures du matin. Nous allons vers Carency par le boyau de Barise où je croise Claude de Monts : il fait partie de la compagnie du 226 qui nous relève ; c'est la première fois qu'il monte en ligne, il n'a pas l'air gai, il y a de quoi. Malgré mon éreintement, je file avec tout mon chargement. Et, à 10 heures, je suis au château de La Haye. Là nous attendent une bonne soupe chaude et du pain frais et du vin et du café chaud ; c'est tout de même bon. Deux heures de repos et en route pour le cantonnement.

Lundi 7 juin.

Sommes au repos à Estrée-Cauchy assez gros village bâti aussi en torchis mais riche de plusieurs estaminets où l'on boit de la mauvaise bière à 0^{fr} 15 le ½ litre, (*et de*) la « bistouille », petit bol de café avec de l'eau de vie pour 3 sous. Je suis remis, nettoyé, reposé. La nourriture est bonne et variée. Elle se fait par section, nous n'avons pas de roulante. Nous mangeons tous les jours dans les prés, à l'ombre.

Nous avons eu les félicitations de tous nos officiers y compris celles du général Pétain qui commande le corps d'armée. Cette tournée de tranchée a été dure mais on ne cause jamais des absents. Comme on dit : « *Pleurons-les et ne nous arrêtons pas.* » Combien de fois j'ai pensé à vous, mes chers. Pourvu que vous, mes enfants, ne soyez pas obligés de vivre une pareille vie. J'apprends la mort de Devoge[11] tué le 9 et celle de Tocquard[12], pulvérisé par un obus.

Le raid allemand sur les ponts d'Oissel. Le combat de la Rouge Mare[13]

Après la bataille de la Marne, le commandement allemand décida de tenter de perturber le ravitaillement des armées françaises en sabotant les grandes lignes de chemin de fer menant au front et en détruisant en particulier des ponts. À cet effet, de véritables commandos furent envoyés derrière les lignes françaises formés de soldats bien équipés et prêts à tout. Plusieurs sabotages furent perpétrés. Ainsi, le 11 septembre, un de ces corps francs réussit à faire sauter le pont de Canaples, au nord d'Amiens.

Le 14 septembre en soirée, sous le commandement du capitaine de pionniers Walther Tiling, une petite unité d'une vingtaine de soldats répartis dans 4 véhicules, deux voitures et deux camionnettes, quitte les lignes allemandes dans l'Aisne et entreprend de franchir les positions anglo-françaises qui sont encore discontinues, avec comme mission « *de détruire les ponts métalliques de Oissel qui supportent la voie ferrée dans la boucle de la Seine, sur la ligne très importante de Paris-Rouen- Le Havre* », voie capitale pour assurer le ravitaillement des armées françaises et anglaises.

Cette mission allemande traversa d'est en ouest le département de l'Oise mais y connut quelques déboires. Si elle parvint à passer ou à contourner les nombreux barrages installés sur les axes de communication, « *barrages de gardes-voies près des lignes et des ponts de chemin de fer, barrages de gardes civiles, dans presque toutes les bourgades importantes, barrages de gendarmerie continuellement à l'état d'alerte* », elle eut cependant divers accrochages avec des troupes françaises, écrasa même une sentinelle qui s'était courageusement mise en travers de sa route ; elle perdit surtout sur accident ou panne 2 véhicules sur 4 et dut, de ce fait, faute de places, littéralement abandonner en rase campagne une dizaine d'hommes (qui furent capturés par la suite).

Après avoir roulé toute la nuit du 15 septembre et avoir quitté le département de l'Oise par la route de Saint-Germer à Neuf-Marché, l'auto et la camionnette en état de marche et la troupe « rescapée » vinrent s'arrêter dans la forêt de Lyons, au triage de la Fieffe, proche du hameau des Flamants, sur le territoire de Neuf-Marché (Seine-Inférieure) à proximité du hameau de la Rouge-

[11] Devoge Edmond , lieutenant au 79e R.I.. Tué à l'ennemi le 9 mai 1915 à Neuville-Saint-Vaast.

[12] Tocquard Prosper, sergent au 269e R.I.. Blessé mortellement le 3 juin 1915 à Ablain-Saint-Nazaire.

[13] Les sources de cet article nous ont été signalées par des adhérents, anciens gendarmes. Il s'agit d'abord d'un article peu cité (retrouvé par Claude Le Foll), signé par la section de l'Union Nationale des Combattants de Neuf-Marché (76) paru dans la *Revue d'Études et d'information de la Gendarmerie Nationale* dans son n°10 du 4e trimestre 1951 et titré « Le combat de la Rouge Mare » (pp.62-65) . Le second article avait été remarqué à sa parution par Daniel Richard-Maupillier : Lefebvre-Filleau Jean-Paul, « Le combat de la Rougemare », *Revue de la Gendarmerie Nationale*, n° 194, 1er trimestre 2000, pp. 101-110. Ce dernier auteur indique s'être beaucoup documenté à partir d'un ouvrage consacré à cet événement : Galérant Germain, Heuillard Jacques, *Le combat de la Rouge Mare, un western entre Beauvais et Rouen pendant la guerre 1914-1918*, Luneray (76), Éditions Bertout, 1989, 70 pages. Les citations sont pour la plupart extraites de l'article de 1951.

Mare, commune de Martagny (Eure). Avant que l'équipe passe à l'action, les véhicules avaient été camouflés dans un bois voisin au bord d'une route forestière.

Même diminué, le commando du capitaine Tiling était donc arrivé à ce triage de la Fieffe sur la route d'Oissel. Tout semblait se dérouler selon le plan prévu. Il pouvait espérer poser ses explosifs le lendemain.

C'est alors que se produisit un événement fortuit qui fit tout capoter. La route forestière près de laquelle le commando s'était caché était celle qu'empruntait M^me^ veuve Octavie Delacour, nourrice, pour se rendre de son hameau du Bord du Bois, sur la commune de Martagny, à Ferrières, près de Gournay.

« *M^me^ Delacour, qui connaissait parfaitement son sentier, comme elle l'appelait, fut immédiatement fort intriguée d'apercevoir, en bordure du chemin, un rideau de verdure fraîchement coupée et, en arrivant à quarante mètres environ de l'excavation, quelle ne fut pas sa surprise de voir un soldat en uniforme inconnu, surgir brusquement de derrière un arbre, la prendre par le bras en lui faisant signe de se taire. Au même instant, un autre soldat, le chef de la mission sans doute, sortait de la fosse et échangeait quelques mots avec le premier; celui-ci fixant bien M^me^ Delacour dans les yeux et lui faisant un nouveau signe de se taire, lui fit comprendre qu'elle pouvait partir. Celle-ci, tremblante de frayeur, se dirigea alors directement sur le chemin vicinal et aperçut à ce moment les sentinelles placées en bordure. Eu hâte, elle partit vers le hameau des Flamands et, à plusieurs personnes, raconta ce qu'elle venait de voir. Conseil lui fut donné de prévenir de suite le maire de Neuf-Marché, M. Couverchel, ce qu'elle s'empressa de faire. Celui-ci ne put se résoudre à croire pareille histoire. Cependant, il envoya son garde champêtre qui revint en disant qu'il n'avait rien vu. M^me^ Delacour se dirigea alors vers la gendarmerie de Gournay où le maréchal-des-logis chef Crosnier la reçut. Là, même incrédulité, les gendarmes ne peuvent croire au récit de la brave paysanne, et ceci est bien compréhensible car, en ces jours tragiques de 1914, il ne se passait pas d'heure pendant laquelle les gendarmes ne soient alertés par des personnes à l'imagination fertile et qui prétendaient avoir rencontré des espions. Cependant, après le départ de M^me^ Delacour, le maréchal des logis décidait de s'enquérir sur place car l'assurance de la brave femme l'intriguait autant du reste que l'histoire des sentinelles, de soldats et d'autos.* »

Afin de se renforcer, à midi, le maréchal des logis chef Crosnier téléphona à son collègue de Mainneville (Eure) et lui donna rendez-vous pour 14 heures près de la Rouge-Mare, puis faisait demander au garage Caria une voiture et un chauffeur ; le jeune René, Pierre Allée fut engagé pour ce service.

Le chef de la brigade de Gournay désigna les gendarmes Praëts et Lebas pour l'accompagner dans la reconnaissance à effectuer ; les militaires recrutèrent aussi M. Edmond Noiret, jeune instituteur enrôlé dans la garde civile de Gournay. Un troisième civil accompagna l'expédition, Fernand Blacher, jeune homme qui connaissait parfaitement la région et se proposa pour guider la patrouille. Le maréchal des logis chef, les gendarmes Praëts et Lebas ainsi que le garde civil Noiret étaient munis qui d'un revolver qui d'une carabine. Les civils Allée et Blacher étaient sans armes.

« *Vers 14 heures, l'expédition, après s'être arrêtée à Neuf-Marché pour demander ... des renseignements complémentaires, gravissait la cote des Flamands et arrivait au triage de la Fieffe ; elle s'arrêtait sur le côté droit du chemin vicinal, à quarante mètres environ des premières maisons du hameau de la Rouge-Mare (ces maisons reçurent du reste, des balles allemandes pendant la fusillade).*

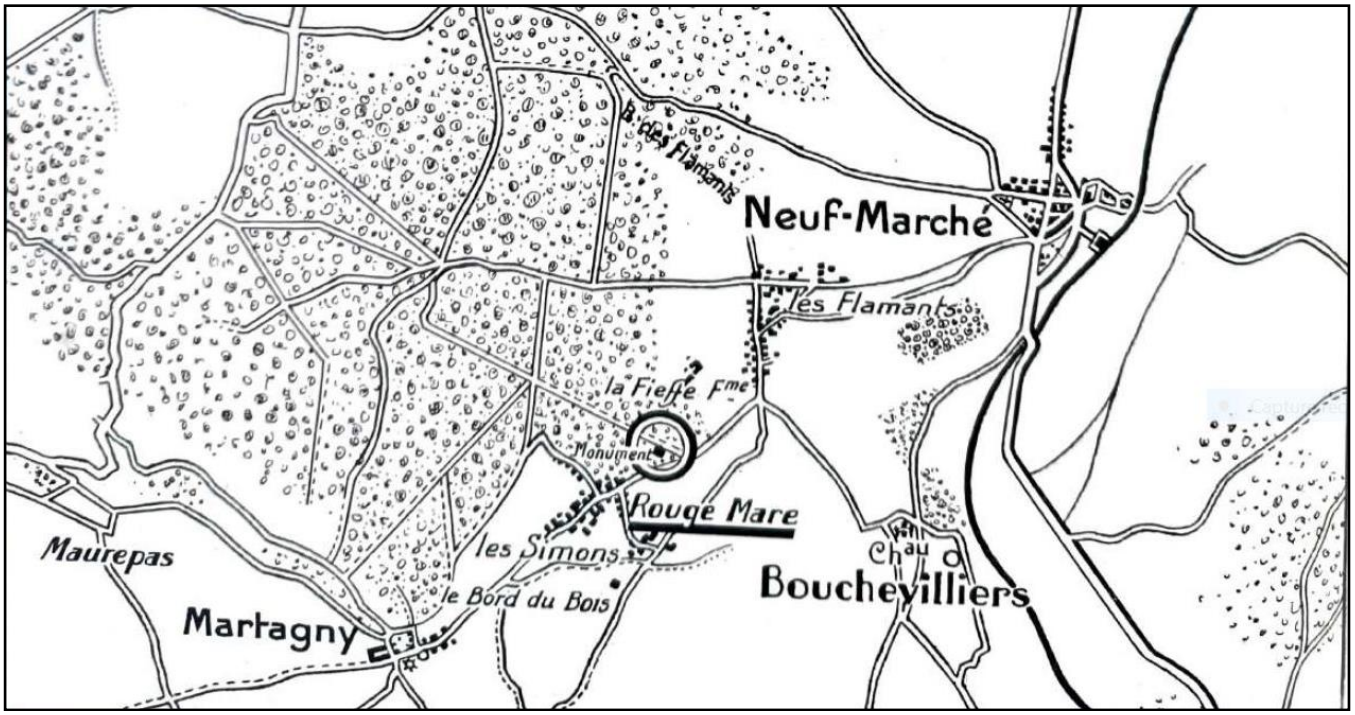
Les gendarmes de Mainneville n'étaient pas au rendez-vous, mais un groupe de personnes fit signe aux arrivants, en indiquant la direction où se trouvaient les Allemands ; sans plus attendre, le chef Crosnier et ses hommes se précipitaient sous-bois. Ils avaient à peine fait quelques pas, qu'à cent mètres, ils apercevaient une sentinelle allemande se

repliant en se dissimulant d'arbre en arbre ; ils se lancèrent à sa poursuite, parcoururent deux cents mètres environ au pas de course, mais là, furent accueillis par une violente fusillade.

Le premier, le gendarme Praëts tombait au pied de l'arbre derrière lequel il tirait ; la sentinelle allemande s'écroulait presque aussitôt (probablement sous le tir du garde civil Noiret) et, à quelques secondes d'intervalle, le maréchal des .logis chef Crosnier et le gendarme Lebas tombaient face en avant. Ayant vu ses camarades écroulés à ses côtés, M. Noiret, qui avait sa carabine enrayée, se repliait rapidement en crochets et rejoignait l'auto auprès de laquelle le conducteur Allée attendait stoïquement ; tous deux partirent dans la direction de Mainneville, à la recherche des gendarmes de cette brigade qui auraient dû être au rendez-vous.

Le jeune Fernand Blacher qui, lui aussi, était rentré sous-bois et se tenait à une cinquantaine de mètres des gendarmes, s'enfuit au premier coup de feu (il n'était pas armé) mais il avait à peine fait quelques pas qu'une balle le traversait de part en part ; il eut cependant la force et le courage de se traîner jusqu'à une maison du hameau (il trépassa dans la soirée).

Le drame avait duré trois minutes. »



À peine le chauffeur Allée et le garde civil Noiret avaient-ils fait quelques centaines de mètres qu'ils rencontraient les gendarmes de Mainneville qui, ayant crevé, arrivaient à pied. Ils avaient entendu la fusillade et venaient en renfort. Mais, au récit du drame, ils jugèrent prudemment qu'il valait mieux se replier et attendre des instructions de la hiérarchie.

Les Allemands, après cette fusillade, craignant l'arrivée prévisible de renforts, mirent les voitures en marche et se sauvèrent, abandonnant le cadavre de la sentinelle tombée sous le tir de Noiret. Ils rallièrent Mainneville et prirent la route de Sancourt à Heudicourt. Puis ils traversèrent Étrépagny en plein marché, crevèrent à la sortie de cette bourgade, réparèrent et disparurent.

Le capitaine Tiling, malgré toutes ces avanies, n'oubliait pas le but de sa mission et se dirigeait vers Oissel.

Très rapidement, après le drame de la Rouge-Mare, tous les postes de gendarmerie, de gardes civils et surtout de gardes-voie du département, avaient été alertés, C'est pourquoi le chef de poste de gardes-voie des ponts d'Oissel, le sergent Leroy, fut intrigué quand, vers 11 heures du

soir, malgré le couvre-feu, les phares d'une voiture roulant vers ces ponts furent aperçus. Une fusillade au pont voisin de Tourville-la-Rivière le conforta dans sa suspicion et lui fit renforcer la vigilance de ses hommes. Bien lui en prit car la voiture retenta un passage en force, cette fois sur le pont d'Oissel. Le tir des gardes-voie dut endommager le premier véhicule qui échoua dans un champ ; les six occupants se rendirent et, parmi eux, le capitaine Tiling, blessé.

La camionnette, quant à elle, s'était arrêtée avant le pont et avait été abandonnée par ses occupants sauf par l'un d'eux, grièvement blessé et agonisant. Les trois autres occupants s'étaient enfuis. Parmi eux un sous-officier qui, blessé, fut retrouvé dans un parc privé. Il est écrit que les gendarmes qui le retrouvèrent, profondément affectés par la mort de leurs camarades de Gournay, ne lui laissèrent aucune chance. Les deux autres soldats allemands, affamés, furent appréhendés deux jours après.

« *Cette mission allemande avait été minutieusement préparée et il n'est pas douteux que si le premier arrêt l'amenait au triage de la Fieffe, c'est que cette partie de la forêt avait été repérée en raison de ses facilités d'accès et de sa situation en limite extrême de deux départements.* »

Cette mission vit donc sa chance jusqu'alors heureuse la quitter lors de l'entrée impromptue sur la scène de l'action d'une inoffensive femme. En effet, « *il est permis de se demander si vraiment cette expédition ne serait pas parvenue à remplir sa mission si une brave paysanne n'était venue se mettre au travers de sa route, car nos gardes-voie, n'ayant pas été alertés, auraient pu se laisser approcher par surprise et payer de leur vie au lieu et place des gendarmes de Gournay, ce qui donnait aux soldats allemands le temps d'accomplir leur œuvre de destruction.* »

Le bilan de cette affaire est assez lourd : trois gendarmes et un civil français ont été tués ainsi que 3 Allemands. À ce décompte macabre, il faut ajouter un civil français, Hector, Constantin Bertin, tué par erreur par un tir français dans la confusion de la capture du groupe de soldats allemands abandonnés par le capitaine Tiling lorsque son deuxième véhicule tomba en panne. Constantin Bertin (1881-1914) est bien inscrit sur le monument aux morts de Savignies (Oise) mais, contrairement à Fernand Blacher, il n'a point été reconnu comme « mort pour la France ». Sur sa fiche matricule il est noté sobrement : « *décédé le 17 septembre 1914 à Savignies.* »

Les autres victimes reçurent la glorieuse mention : le maréchal-de-logis chef Jules Crosnier (1867-1914) a été reconnu « *tué à l'ennemi* ». Pour le gendarme Eugène Lebas (1871-1914), il est précisé « *tué par les Allemands* ». Quant au gendarme Eugène Praëts (1853-1914) il aurait été « *tué dans une rencontre avec l'ennemi* ». Ces trois militaires ont été cités à l'ordre de la gendarmerie : « *Tués sur le champ de bataille à Neuf-Marché (Seine-Inférieure), le 16 septembre 1914 ; n'ont pas hésité à se porter à la recherche d'Allemands qui leur avaient été signalés dans la forêt de Lyons (Eure) et sont tombés mortellement frappés par les balles ennemies après avoir ouvert le feu sur une sentinelle prussienne qu'ils ont tuée. Serviteurs modèles lorsqu'ils appartenaient à l'armée active, ils sont restés les mêmes lorsque le pays a eu besoin de tous ses enfants*. ». J. Crosnier, déjà médaillé militaire, reçut à titre posthume la croix de guerre avec palme et fut élevé au grade de chevalier de la Légion d'honneur. E. Lebas et E. Praëts furent décorés de la médaille militaire à titre posthume.

La mort du jeune civil Adrien, Fernand Blacher (1889-1914) est présentée comme consécutive à une blessure grave reçue dans « *une rencontre avec l'ennemi au lieu-dit la forêt de Lyons, la Rouge-Mare à Neuf-Marché* ». Son nom est gravé avec ceux des trois gendarmes en tête de liste sur le monument aux morts de Gournay.-en-Bray.



Le chauffeur René Allée (1895-1915) fut ensuite appelé sous les drapeaux et devint caporal au 276e R.I. (le régiment de Louis Barthas). Il fut tué à l'ennemi à Souchez (62) le 14 octobre 1915.

L'instituteur Edmond Noiret (1891-1939), mobilisé comme auxiliaire (administration, train …) passa sa guerre dans divers dépôts. Il est décédé le 15 juillet 1939 à Fort-Mahon Plage (Somme).

Quant à la bien involontaire héroïne de ce « *combat de la Rouge Mare et des Flamants* », Octavie Delacour (1858-1937), elle fut également décorée de la Croix de Guerre. Elle resta fidèle à la cérémonie qui, le 16 septembre, commémorait ce bref affrontement ; elle décéda le 20 mars 1937, dans sa maison du Bord du Bois en Martagny (Eure)[14],

Monument au flambeau commémorant à Neuf-Marché le combat du 16 septembre 1914 – Cliché Jean-Yves Coulon

Un monument, œuvre du sculpteur Robert Delandre, rappelant « *l'embuscade allemande du 16 septembre 1914* » a été inauguré, fin septembre 1929, sur le territoire de Neuf-Marché[15].

Récit du caporal F. Delosea, blessé allemand en captivité[16].

Commenté par René et Ronan Richard.

Les témoignages de prisonniers de guerre français sont assez rares dans la littérature du monde combattant. L'un d'entre nous avait évoqué le sort qui fut réservé à ces « oubliés de l'histoire » que furent ces prisonniers : « *La suspicion régnait : avoir été fait prisonnier c'était avoir failli et ne pas avoir participé aux efforts de la Victoire comme le véritable soldat de 14-18. Les droits des prisonniers ne pouvaient être les mêmes que ceux des combattants.* »[17] On peut expliquer par cette forme de dédain et même de mépris la frilosité des éditeurs à publier des récits de captivité. Ce ne furent jamais des succès de librairie. Tous ces témoignages parus entre les deux guerres ont un trait commun : la dénonciation des conditions de vie infâmes qui furent imposées aux captifs. Quelques chroniques plus récentes nuancent ce réquisitoire sans appel. Nous citerons ici deux ouvrages, l'un publié par *Bretagne 14-18*, l'autre sorti de l'oubli par la famille d'une de nos adhérentes[18] ; loin de nier la rudesse de leurs emprisonnements, en particulier l'hygiène

[14] Jean-Marie Binot consacre un chapitre à Madame Octavie Delacour dans son livre *Héroïnes de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2008, pp. 77-89.

[15] La cérémonie d'inauguration fut amplement décrite et commentée par *Le Journal de Rouen* (29 septembre 1929, page 3. Jean-Yves Coulon rapproche cet imposant monument au flambeau de celui qui fut dressé à Neuville-Sain-Vaast en 1932 (œuvre de Ch. Yrondy).

[16] Texte paru dans *Der 102e - Erlebnisberichte* (Recueil de récits de combattants) - 1938 - pp. 228 à 233.traduit par le Dr Hermann Plote. L'auteur était *Vizefeldwebel* à la compagnie de mitrailleuses du I.R. 102 saxon.

[17] *Bretagne 14-18*, Bulletin n°16 de mars 2001, pp. 2-3.

[18] Préauchat Elie., *Les carnets de guerre et de captivité d'Élie Préauchat, soldat à la 9e compagnie du 74e R.I.T. de Saint-Brieuc*, Bretagne 14-18, 2006, 76 pages, - Cocho Paul., *Mes carnets de guerre et de prisonnier, 1914-1919*, Rennes, P.U.R., 2010, 225 pages.- Lire aussi Bruno Cabanes, *La Victoire endeuillée, la sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris,

lamentable de leur existence quotidienne, les privations de nourriture ou de soins ou les sévices subis, ces prisonniers n'éludent pas des attitudes plus humaines de certains (rares) gardiens ou de leurs « employeurs » pour ceux qui travaillaient dans des commandos extérieurs. Ces ouvrages révèlent aussi l'état de dénuement qui fut le lot des populations civiles allemandes en fin de conflit

Les récits de prisonniers de guerre allemands furent encore plus rares dans un ensemble de témoignages de combattants allemands qui semble plus pauvre que celui des soldats français. Les narrations des vaincus n'éveille pas l'intérêt. Bien que nous ne disposions d'aucune statistique, on peut raisonnablement penser que les mémoires de prisonniers de guerre allemands furent peu édités. Par contre, nous pouvons affirmer prudemment qu'aucun ne fut traduit en français. C'est pourquoi les traductions de certains récits de captivité émanant de prisonniers allemands effectuées par Hermann Plote et que ce dernier a transmis à *Bretagne 14-18* sont très précieuses. Ils présentent peu de différences avec les chroniques des prisonniers françaises car, comme elles, elles décrivent des conditions de vie très précaires, un manque d'hygiène, de nourriture, et de soins et aussi des sévices possibles …

A titre d'exemple, nous insérons dans notre petit bulletin un extrait d'un témoignage d'un prisonnier de guerre allemand.

« Depuis trois jours notre régiment était engagé dans la bataille de la Marne. Le 8 septembre à l'aube, nous étions passés à l'assaut de Lenharrée et des positions ennemies situées près du village. Ma compagnie de mitrailleuses était intégrée dans la troisième vague. Nous avons ainsi pu gagner la rivière Somme sans pertes. Seule ma mitrailleuse avait été atteinte d'une balle à travers son manchon. Sans nous arrêter, nous franchîmes le cours d'eau. Sur l'autre rive nous nous sommes couchés sur le dos pour pointer les jambes vers le ciel afin que l'eau puisse s'écouler de nos bottes.

Puis on a repris le mouvement en avant. Les lignes de tirailleurs devenaient de plus en plus clairsemées devant nous et bientôt nous nous sommes trouvés, avec nos armes automatiques, en première ligne. Il fallait encore franchir un talus de voie ferrée qui a ensuite été dépassé de 600 mètres. Mais là, nous étions plaqués au sol par la violence du feu ennemi. Les défenseurs français ont pu être localisés à la lisière d"un bois et nous les avons alors pris sous le tir de l'ensemble de nos six mitrailleuses. La mienne a souvent eu des enrayages à cause de la balle qui l'avait endommagée. Finalement j'ai poussé le pointeur de côté pour prendre sa place. Comme j'avais réussi à réparer la panne, j'ai préféré poursuivre le tir moi-même.

Peu après que le sous-officier volontaire de guerre Schönbach ait été atteint, près de moi, d'une balle dans la poitrine et qu'il ait fallu le transporter en arrière, j'ai ressenti un violent coup contre ma jambe droite. Une autre balle avait traversé le haut de la cuisse et s'était ensuite logée dans le réservoir d'eau de mon arme. J'ai encore poursuivi le tir car chaque homme était devenu indispensable. Puis la douleur et la perte de sang m'ont forcé à abandonner l'arme. Deux camarades m'ont pansé, puis ils m'ont porté jusqu'à l'endroit où avait été déposé Schönbach. Ensuite ils nous ont remis des affaires prélevées dans nos havresacs, avant de nous transporter au-delà du talus de la voie ferrée, jusqu'à la route de Lenharrée à Normée. Ici ils nous ont déposés en bordure de route. Couverts de nos manteaux, chacun avec sa tête reposant sur son sac, nous avons attendu notre transfert à l'hôpital.

Mais cela a duré longtemps, très longtemps. 36 heures devaient s'écouler avant qu'une voiture ait pu nous emporter et conduire jusqu'à Lenharrée. Nous avons passé ce temps d'attente soit en

---

Seuil, 2004, 555 pages. Nous rappellerons également la thèse de Ronan Richard, en partie consacrée aux prisonniers de guerre allemands en France : *La nation, la guerre et l'exilé, représentations, politiques et pratiques à l'égard des réfugiés, des internés et des prisonniers de guerre dans l'Ouest de la France durant la Première guerre mondiale, Apport à l'histoire du sentiment national*, Université de Rennes II, non publiée, 2004,

dormant, soit en réfléchissant sur notre sort, toujours remplis d'inquiétude dans notre for intérieur. Mais maintenant nous avons enfin cru être en sécurité. Malheureusement on nous a alors séparés: Schönbach, le plus grièvement atteint de nous deux, a été déposé dans l'école communale tandis qu'on me transportait dans une grange où gisaient déjà d'autres blessés. Les camarades de la compagnie sanitaire nous y ont soignés du mieux possible, tout en nous laissant espérer l'arrivée prochaine d'un hôpital de campagne. En attendant, nous restions couchés les uns à côté des autres, sur de la paille, et nous rêvions d'un prochain retour à la patrie.

Mais l'hôpital tant attendu n'arriva pas non plus le 10 septembre. Bien au contraire, nous avons dû constater que les infirmiers allemands nous avaient abandonnés. Que cela signifiait-il ? Dans la soirée nous avons perçu de très près le bruit de coups de canon et de tirs d'armes légères. Bientôt des obus explosèrent dans le village et leurs éclats traversaient le toit de notre grange, heureusement sans blesser personne. Puis le feu cessa à nouveau avant la tombée de la nuit. Très inquiets, nous attendions toujours des éclaircissements sur notre situation.

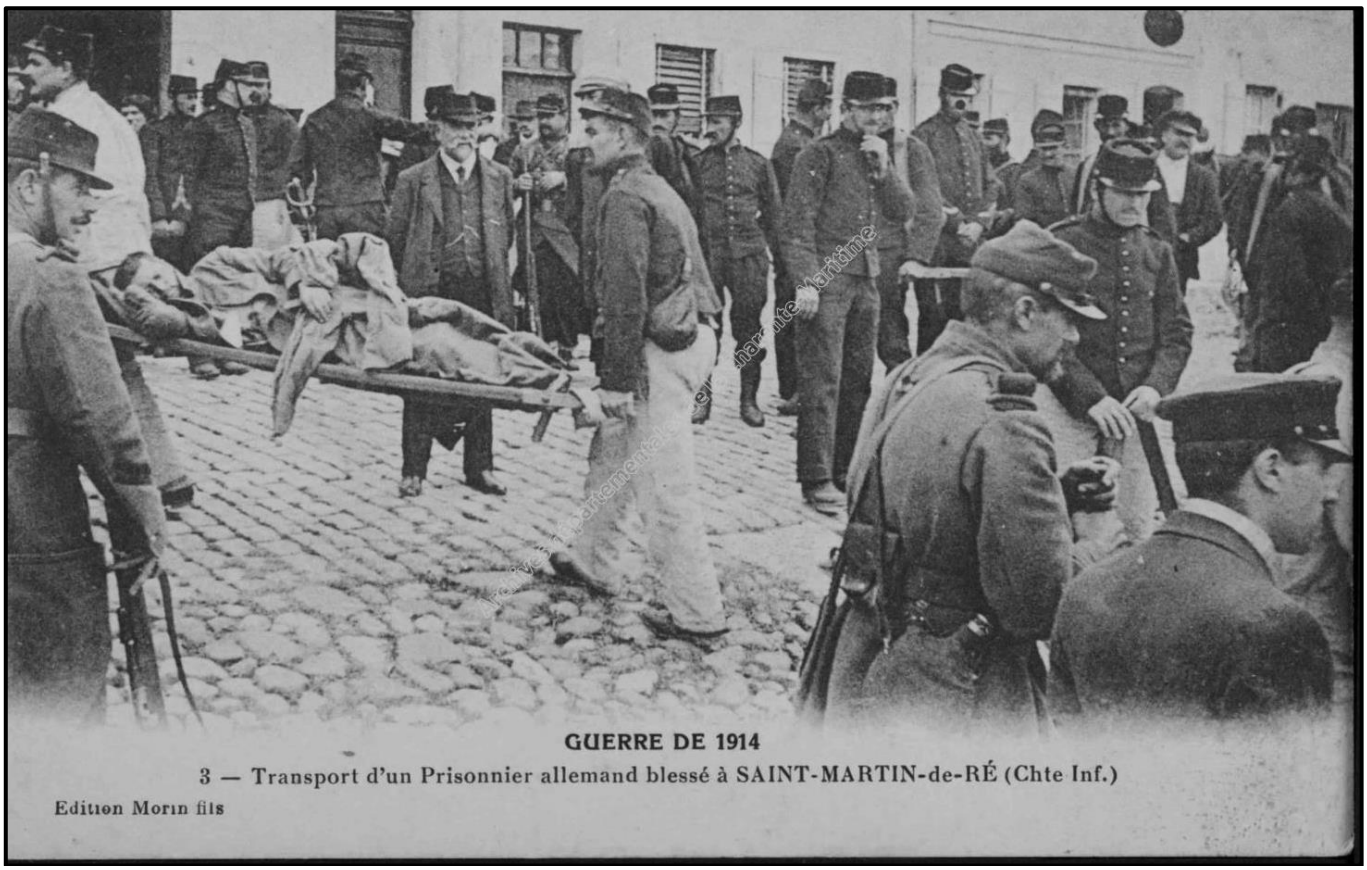
J'ai beaucoup souffert du fait que la blessure à ma jambe m'empêchait d'aller regarder moi-même ce qui se passait à l'extérieur. Nous étions condamnés à rester couchés sur place et à attendre. Vers les 22 heures, on entendit dans la rue du village les pas de marche de colonnes et le bruit de voitures. Une demi-heure plus tard, le portail de la grange s'ouvrit prudemment. D'abord apparurent une longue baïonnette, puis un bras qui tenait une lanterne. Effrayé, je regardais dans cette direction et j'ai alors reconnu un sergent français suivi de quatre soldats en armes. Après une brève hésitation, le groupe entra, longea nos rangées et regarda dans tous les coins s'il n'y avait personne d'autre à l'intérieur de la grange que les blessés. Puis le groupe disparut à nouveau et nous abandonnait à nos sombres pensées, aussi sombres que la nuit tombée. Nous étions prisonniers des Français!

Au lendemain matin, toute la grange a été fouillée avec minutie à la recherche d'armes et de munitions. Puis, dans le courant de la journée, du personnel sanitaire français a fait son apparition. Les infirmiers ont renouvelé en particulier les pansements des soldats les plus grièvement atteints et ont apporté des vivres et de l'eau. La communication entre eux et nous n'était pas empreinte d'hostilité car la troupe combattante respectait son adversaire.

Le 12 septembre, vers les 14 heures, nous avons été placés, sans que fut déterminé si nous étions transportables ou non, sur des chariots à ridelles et d'autres voitures hippomobiles qui nous ont conduits jusqu'à la gare de Fère Champenoise. Là, nous avons été placés par cinq blessés dans un compartiment de wagon de chemin de fer: trois grièvement atteints et les deux autres plus légèrement touchés. Chacun reçut des vivres pour un jour et demi: du pain, de la viande et de l'eau. Puis on scella les wagons. À ma grande joie je me trouvais à nouveau avec Schönbach, dans le même compartiment.

Vers les 21 heures le train s'est mis en mouvement pour gagner l'intérieur de la France. Pendant deux jours et deux nuits, nous avons ainsi traversé le pays, sachant bien que le gouvernement français avait un faible pour le *show* : montrer des trains remplis de prisonniers de guerre partout où la fougue guerrière connaissait une chute préoccupante afin d'enrayer celle-ci.

Le 14 septembre, notre train s'arrêtait vers les 17 heures à La Rochelle, sur les rives de l'Océan Atlantique. Tout le monde descend ! Le comportement de nos nouvelles escortes, mais davantage encore celui des nombreux spectateurs curieux, et en particulier des femmes et des enfants, était ici foncièrement différent de celui des soldats du front. Même nous, les blessés inoffensifs, avons dû affronter une haine et un mépris crûment manifestés et qui allaient jusqu'à des menaces ouvertes.



Blessé allemand transféré à St-Martin-de-Ré – Archives départementales de Charente Maritime

Après avoir reçu une nouvelle ration de vivres par l'administration militaire locale, nous avons été embarqués immédiatement sur un grand charbonnier, ancré dans le au port. Affamés par un jeûne de plusieurs jours, la plupart d'entre nous ont commencé par avaler leur ration de pain blanc frais.

La traversée jusqu'à St. Martin, localité principale de l'Ile de Ré si malfamée, devait durer une heure. Dans la citadelle où l'on avait regroupé autrefois les forçats avant de les exiler vers l'Ile du Diable, plusieurs pièces avaient été vidées pour nous accueillir et on les avait « meublées » très sommairement avec de la paille. Voilà donc le gîte destiné à la majorité de nos 300 prisonniers ! Seuls les blessés très graves ont eu à leur disposition une centaine de lits très simples et des couvertures[19]. Mais personne ne les enviait pour cette faveur car ils étaient dans l'antichambre de la mort.

Quelques jours plus tard seulement arrivèrent le médecin, le personnel soignant auxiliaire et aussi les pansements. De nombreux blessés se trouvaient alors déjà dans un état très critique, leurs blessures s'étant, en attendant, si fortement infectées qu'il n'y avait plus d'autre solution que de les amputer.

Deux infirmiers artilleurs venus de Paris ont manifesté une attitude humaine admirable. C'est à leur esprit de dévouement que nous, les prisonniers de S^{t}. Martin, devons vraiment beaucoup, et certains même la vie ! Après leurs heures de service ces braves garçons ont changé nos pansements tard dans la nuit, et ils nous ont apporté des vivres et d'autres objets de première nécessité.

Malheureusement, non seulement les soins médicaux étaient franchement mauvais, mais notre simple bien-être nutritionnel était aussi terriblement négligé: À midi on ne distribuait que de l'eau

[19] Note d'Hermann Plote : Le D^{r}. H. Göring qui a publié un rapport sur le traitement des blessés allemands détenus en France (*Über die Behandlung verwundeter und kranker Gefangener in Frankreich* - édit. 1919) a notamment critiqué l'hôpital sur l'Ile de Ré parce que même « *les blessés graves y ont dû coucher sur de la paille* » ce qui semble donc contredit par le récit de F. Delosea. Le docteur Göring ajoute encore, au sujet de cet hôpital « *Il y avait seulement deux médecins disponibles pour les 600 blessés (...). Les pansements y ont été appliqués avec négligence et renouvelés si rarement qu'une forte odeur de pourriture s'en dégageait* » (p. 93).

bouillie où l'on voyait nager quelques morceaux de pomme de terre ou de haricots. Au soir, c'était le même plat. Il n'y avait ni fourchette, ni cuillère à notre disposition. Celui qui n'avait pas la chance de recueillir son quart de litre de "soupe" dans un gobelet ou dans une boîte de conserve vide, devait attendre qu'un camarade ait fini de manger. Aucune possibilité non plus de laver ensuite ces ustensiles. À cela on ajoutait un quart de pain militaire français: C'était tout simplement « trop pour mourir, pas assez pour vivre ».

Il faut faire ici les louanges d'un autre Français : Monsieur Calas, un aumônier protestant qui s'occupait non seulement du salut de notre âme, mais qui nous offrait encore toute son aide lorsque cela s'avérait nécessaire. Je lui dois aussi que mes parents, tout comme la mère du camarade Schönbach, aient pu recevoir rapidement de nos nouvelles *via* la Suisse, ceci par un courrier non censuré en sus !

Ainsi passèrent les mois de septembre et d'octobre 1914. Malgré le peu d'amélioration apporté à notre situation générale et à notre ravitaillement, nos plaies commençaient graduellement à cicatriser. Notre instinct de conservation, notre bonne humeur et surtout notre foi en une victoire proche de nos armées y ont été pour beaucoup. Même Schönbach qui faisait pourtant partie des blessés graves, a vu son état s'améliorer très substantiellement. Et nous avons tiré profit aussi de la longue période de convalescence et d'attente pour améliorer notre français, notamment en bavardant avec nos deux infirmiers parisiens. Cela m'a permis plus tard de prendre la fonction d'interprète auprès de mes camarades.

Fin octobre nous parvenaient les premières lettres de la patrie, déjà attendues impatiemment et donc saluées maintenant dans la joie. Certaines contenaient de bonnes nouvelles, d'autres de bien mauvaises. J'ai ainsi appris la mort au front de mes deux frères. C'est grâce à Schönbach que j'ai pu remonter ce coup dur et je dois beaucoup à ses efforts de consolation, morale et amicale à la fois.

Un examen médical effectué à la mi-novembre 1914 a donné pour résultat qu'en dépit des soins insuffisants, une partie des camarades blessés étaient rétablis. Schönbach et moi en faisions partie. On parlait déjà de nous envoyer sous peu ailleurs. Mais nous restions confiants en nous imaginant que nulle part ailleurs nous ne pouvions rencontrer des conditions de détention plus désolantes encore qu'à l'Ile de Ré. Mais d'abord nous avons pu vivre une grande joie le 20 novembre car en ce jour nous avons enfin reçu des assiettes, cuillères et fourchettes, un lot commandé depuis longtemps déjà, ainsi que des gobelets. Désormais nous pouvions à nouveau manger comme des êtres humains!

Mais cette joie ne devait être que de courte durée. Déjà le 22 novembre nous avons été rassemblés et repartis par détachements, et au lendemain une colonne d'une centaine de prisonniers quittait la citadelle inhospitalière. Fallait-il s'en réjouir? L'adieu à nos compagnons d'infortune et de souffrance n'a pas été facile. Puis le vapeur qui venait tous les jours, nous transportait jusqu'à La Rochelle où nous avons été embarqués dans des wagons de chemin de fer. On nous a alors transportés d'abord jusqu'à Bordeaux, puis à travers la Gironde jusqu'à Pouillac où d'autres détachements de prisonniers venus d'autres camps se sont joints à nous. Puis nous avons embarqué le 27 septembre sur le bateau "La Martinique", un vieux transport qui avait servi au transfert des forçats en temps de paix. Mille prisonniers y ont été parqués sur le pont central. On allait alors franchir la Méditerranée: destination le Maroc où je devais rester jusqu'à l'automne 1916 [7] avant de regagner la France Métropolitaine. J'y ai connu encore de nombreux camps, des jours bons et mauvais, jusqu'à mon retour dans la patrie en 1920. »

Poème (écrit à Vauquois)

Jacques, Jean Maspéro (1885-1915) était avant le guerre un brillant archéologue et égyptologue, spécialiste reconnu de l'étude des papyrus et du monde byzantin. Versé au 31^{e} Régiment d'Infanterie, il fut blessé le 23 septembre. Devenu chef de section, il rejoignit son régiment en Argonne, dans le secteur de

Vauquois. Sa compagnie fut impliquée dans le fameux assaut du 17 février 1915. Jean Maspéro fut fauché en sortant de la tranchée. Il avait pu écrire, pendant l'attente de l'attaque, cet émouvant poème.

« *Je suis seul sans doute à fuir le sommeil*
Dans ce fossé morne où plusieurs sont morts,
Où la nuit qui tombe en son rêve endort
Ceux qui ne mourront qu'au prochain soleil.

L'un malgré les pleurs, l'autre pour la joie,
Tous aiment leur vie et gardent l'espoir :
Ils dorment pourtant, tandis que le soir
Prépare le sort que Dieu leur envoie.

Et moi qui longtemps ai voulu mourir
Qui n'espérait plus le bonheur du monde,
J'ai senti, moi seul, cette horreur profonde
Qui crispent nos corps quand ils vont finir.[20] »



Fantassins français sur les pentes de Vauquois, hiver 1914-1915 - fonds Bretagne 14-18

Bibliographie

🕮 **BEAUPRÉ Nicolas**, *En temps de guerre (1914-1918)*, Paris, P.U.F., 2023, 25,00€.
🕮 **BERGER Gérard,** *Une lettre par jour, correspondance de Joannès Berger, poilu forézien, avec sa famille (1913-1919)*, Époque III, Paris, L'Harmattan, 2023, 414 pages, 33,00€.

[20] Source : *Anthologie des Ecrivains morts à la Guerre*, Amiens, Edgar Malfère, 1924, 2e volume, pp. 553-560

🕮 **Collectif**, *À la recherche de l'histoire du cinéma en France (1908-1919*), Presses Universitaires de Bordeaux, 2022, 418 pages, 33,00€.
🕮 **Collectif**, *Après la bataille, du XVIe siècle à nos jours*, Lille, Éditions du Septentrion, 2023, 406 pages, 32,00€.
🕮 **Collectif**, *Hôpitaux et médecine de guerre, de la création du service de santé aux conflits contemporains*, Presses Universitaires de Rouen et Le Havre, 2023, 392 pages, 29,00€.
🕮 **Collectif**, *Naissance des cinémas militaires (1914-1939),* War stories, Namur, Éditions du Septentrion, 2023, 270 pages, 23,00€ (proposé en PDF pour 17,00€.
🕮 **DUBOIS Xavier**, *Belle-Île en guerre, la première guerre mondiale à Belle-Île-en-mer,* PLouharnel (56), Éditions du Menhir, 2022, 192 pages, 19,90€.
🕮 **HORNE John, KRAMER Alan**, *1914, Les atrocités allemandes, la vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique,* Paris, Tallandier, 20233, 832 pages, 13,00€ (traduction Hervé Marie).
🕮 *Les carnets de guerre de Lucien Decroix (1915-1919),* Senones (88), EDHISTO, 2023, 185 p., 19,00€
🕮 **MERCERON Jean-Paul**, *Chronique des Américains en Anjou, juillet 1917-juillet 1919,* Maulévrier (49), Éditions Hérault, 2017.
🕮 **STOECKLI Fritz**, *Espionnage russe depuis la Suisse 1914-1917,* Genève, Slatkine Reprints, 2023, 196 p., 29,00€
🕮 **VERLY Marc,** *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs de guerre 1914-1918*, Éditions Anovi, 656 pages, 19,00€.

Publication associative

Éclats de Mémoire n°4, Plessala, Bretagne 14-18, 2023, 309 pages, 25,00€ port compris (commander à Bretagne 14-18, 14-Bel Horizon, Plessala - 22330 –Le Mené)

Mémoire



Dans le petit cimetière de Besse (24), nous avons découvert plusieurs plaques émaillées rappelant la mémoire d'enfants de la commune morts pendant la guerre (dans d'autres cimetières nous avons par contre constaté la disparition manifeste d'autres plaques, victimes probables du lamentable commerce de ces plaques mémorielles). Parmi celles-ci, la plaque qui évoque les deux frères Marès, morts au combat, Marcel (prénom usuel, prénom officiel Pierre), cultivateur, classe 1906, soldat au 209e R.I., tué à l'ennemi le 14 septembre 1914 à Perthes-les-Hurlus (Marne) et Albert, classe 1916, soldat au 120e R.I., tué à l'ennemi le 6 septembre 1916 à Berny-en-Santerre (Somme)

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN. 1240-5396
Directeur de la publication : René RICHARD

Contacts association : *Bretagne 14-18,* Bel Horizon, 22 330 - Plessala
Bretagne 14-18, 6, allée des Bruyères, 22 300 - Lannion